

TEMPS DE L'ÉGLISE, TEMPS DU MALENTENDU

par Bernard Cottret,
professeur émérite de l'université de Versailles-Yvelines

Lectures

Proverbes 8, 1-11

La sagesse ne crie-t-elle pas ? L'intelligence n'élève-t-elle pas sa voix ? C'est au sommet des hauteurs près de la route, c'est à la croisée des chemins qu'elle se place ; à côté des portes, à l'entrée de la ville, à l'intérieur des portes, elle fait entendre ses cris : Hommes, c'est à vous que je crie, et ma voix s'adresse aux fils de l'homme. Stupides, apprenez le discernement ; insensés, apprenez l'intelligence. Écoutez, car j'ai de grandes choses à dire, et mes lèvres s'ouvrent pour enseigner ce qui est droit. Car ma bouche proclame la vérité, et mes lèvres ont en horreur le mensonge ; toutes les paroles de ma bouche sont justes, elles n'ont rien de faux ni de détourné ; toutes sont claires pour celui qui est intelligent, et droites pour ceux qui ont trouvé la science. Préférez mes instructions à l'argent, et la science à l'or le plus précieux ; car la sagesse vaut mieux que les perles, elle a plus de valeur que tous les objets de prix.

Matthieu 27, 35-48

Après l'avoir crucifié, ils se partagèrent ses vêtements, en tirant au sort, afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par le prophète : ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma tunique.

Puis ils s'assirent, et le gardèrent. Pour indiquer le sujet de sa condamnation, on écrivit au-dessus de sa tête : celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. Avec lui furent crucifiés deux brigands, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche. Les passants l'injuriaient, et secouaient la tête, en disant : Toi qui détruis le temple, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! Les principaux sacrificateurs, avec les scribes et les anciens, se moquaient aussi de lui, et disaient : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime. Car il a dit : Je suis Fils de Dieu. Les brigands, crucifiés avec lui, l'insultaient de la même manière.

Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, il y eut des ténèbres sur toute la terre. Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : *Eli, Eli, lama sabachthani* ? C'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Quelques-uns de ceux qui étaient là, l'ayant entendu, dirent : Il appelle Élie. Et aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge, qu'il remplit de vinaigre, et, l'ayant fixée à un roseau, il lui donna à boire. Mais les autres disaient : Laisse, voyons si Élie viendra le sauver.

Vous connaissez la suite : Élie ne vient pas, et la mort est la mort et non pas, comme dans certaines traditions docétistes, un simulacre d'exécution.

2 Corinthiens, 12, 7-11

Le Seigneur m'a dit : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses, pour Christ ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. J'ai été un insensé : vous m'y avez contraint. C'est par vous que je devais être recommandé, car je n'ai été inférieur en rien aux apôtres par excellence, quoique je ne sois rien.

Éloge de la folie

Dernier texte, très bref, cet extrait de l'Éloge de la folie d'Érasme

« C'est la folie qui parle. Les gens de ce monde tiennent sur moi bien des propos, et je sais tout le mal qu'on entend dire de la Folie, même chez les fous. C'est pourtant moi, et moi seule, qui réjouis les Dieux et les hommes. Aujourd'hui même, la preuve en est faite largement, puisqu'il m'a suffi de paraître devant ce nombreux auditoire pour mettre dans tous les yeux la plus étincelante gaîté. »

Frère et sœurs,

Je voudrais énoncer devant vous un double constat :

- le temps de l'Église est celui du malentendu ;
- c'est là le fondement même de notre espérance.

Au moment le plus pathétique de son récit, au moment où Jésus expie et expire sur la croix, l'évangéliste Matthieu ou la communauté chrétienne primitive qu'il rassemble, à forte dominante judéo-chrétienne, place cette citation du psaume 22 : *Eli, Eli, lama sabachthani* ? C'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Il y a là d'emblée une première provocation : la mort provoque d'emblée un sentiment de révolte. Il y a un scandale, une crudité, je serais tenté de dire une indécence de la mort dont on ne nous épargnera aucun détail.

La mort de Jésus n'est pas une mort heureuse, cette mort enviable que nous promettent les partisans de quelque euthanasie indolore. Nous vivons tous un grand moment d'anesthésie intellectuelle et médiatique. Il suffit de regarder la télévision ou de lire les journaux pour s'en rendre compte. Elle n'est pas un endormissement paisible, mais un événement intolérable et douloureux. La mort de Jésus n'est pas la mort philosophique, ce n'est pas la mort apprivoisée. Jean-Jacques Rousseau avait à juste titre comparé la mort de Jésus et la mort de Socrate quelques siècles plus tôt. « La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ».

Le christianisme s'ancre d'abord dans cette réalité de la mort, cette réalité de la mort sans laquelle il ne saurait y avoir de résurrection. Le christianisme, du moins celui de Jésus – si cela a un sens – n'est pas une religion pour Bisounours.

Le Christ n'offre aucun compromis avec la réalité de la vie et de la mort ; Jésus n'est pas un comprimé d'aspirine. Il faut d'abord rendre la mort à la mort pour prêcher la résurrection. Jésus est mort en prononçant une prière qui est de l'ordre du cri. Et tout cri est d'abord une forme d'indignation.

Mais là n'est pas le seul intérêt de ce texte. L'évangile de Matthieu ne s'intéresse pas qu'au message légué par Jésus au moment où il pousse son dernier soupir ; il s'interroge également sur ce que nous appellerons sa « réception ». La théorie de la réception est devenue essentielle désormais aux études littéraires ; un texte ne se réduit pas à son contenu, il est aussi tributaire d'une lecture, d'une attente, voire d'une incompréhension, en bref d'une réception. Et ici, dans l'évangile de Matthieu, il y a un fossé entre ce que Jésus dit et ce que l'assistance (appelons-la comme cela) entend. Jésus parle mais on ne l'entend pas, ou plutôt il dit une chose et l'on en entend une autre, et cela en dépit même d'une culture

commune. Son dernier propos, selon Matthieu, est une citation, une citation d'un psaume, le psaume 22, un psaume que tout le monde connaissait puisque les psaumes dans la mesure où ils sont chantés se mémorisent particulièrement bien. Or il y a un curieux phénomène de brouillage là où précisément le message devrait être le plus clair.

Pourquoi mettre de l'incompréhension dans la compréhension elle-même ? Les contemporains de Jésus étaient-ils sourds ? Durs d'oreille ? Cet évangile est désormais écrit à l'usage des sourds et des malentendants... Mais ne sommes-nous pas tous des sourds et des malentendants. C'est là une constante en tout cas de l'évangile de Matthieu qui déclare au chapitre 13, v.13-15 : « C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent. Et pour eux s'accomplit cette prophétie d'Ésaïe : vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple est devenu insensible ; ils ont endurci leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils n'entendent de leurs oreilles, qu'ils ne comprennent de leur cœur, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse ».

Aux sourds et aux malentendants, il faut évidemment associer les aveugles et les mal voyants pour utiliser la litote actuelle. Ce peuple qui n'entend pas, c'est évidemment Israël pour Matthieu. Nous connaissons tous la synagogue aux yeux bandés de la cathédrale de Strasbourg, mais nous souhaiterions compléter en ajoutant que ne pas entendre ou ne pas voir sont le propre de l'Église.

J'ai choisi de terminer sur ce passage de Matthieu 27 mon *Histoire de la Réforme protestante* écrite pour les éditions Perrin. Pourquoi ? Parce que l'on peut en tirer d'une certaine façon une leçon interprétative ; loin d'être simplement anecdotique, je propose de voir dans ce malentendu un épisode fondateur et une mise en garde.

L'évangile de Matthieu, au moment où il rapporte la mort de Jésus sur la croix, laisse percer une étrange ironie, dont on a rarement relevé le caractère énigmatique.

Étrange scène que ce quiproquo : Jésus s'adresse à Dieu, mais les hommes ne l'entendent pas et croient qu'il supplie Élie. Mais ni Élie ni Dieu ne viennent le sauver. Et le Christ meurt après avoir entonné le psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » que nul n'a semblé entendre ou comprendre.

Pourquoi situer cet acte manqué au moment le plus pathétique du récit ? Quelle est la fonction de ce leurre dans un texte qui, dès que l'on s'en approche, suscite autant d'interrogations qu'il paraît fournir de réponses ?

La Réforme protestante se fonde sur ce quiproquo ; elle s'inscrit en faux contre l'image que l'Église officielle a donnée du crucifié et du ressuscité. Christ crucifié, Christ ressuscité : l'hymne solaire de l'épître aux Philippiens a rendu compte mieux qu'aucun autre texte de ce double mystère de l'abaissement et de l'élévation :

après s'être humilié lui-même « jusqu'à la croix », le Christ n'a-t-il pas été « souverainement élevé par Dieu » (Philippiens 2, 9) ?

L'épisode fondateur : n'est-ce pas l'Église, cette assemblée des pécheurs et des rachetés – *simul justus et peccator* avait rappelé Luther – qui voit sans voir et qui entend sans entendre ? À ce titre le gigantesque acte manqué de Matthieu 27 – comme aurait dit le bon docteur Siegmund – nous signale qu'il y a une part incompressible de perte dans toute transmission et dans toute réception. À partir de là le temps de l'Église, ce temps du salut, ce temps de grâce comme on disait autrefois, est aussi celui du malentendu, d'un malentendu persistant. Le temps de l'Église est à la fois le récit d'une perte et d'une trahison.

C'est précisément là que l'aventure réformatrice prend tout son sens puisqu'elle part de l'idée qu'il faut retrouver par-delà les siècles le message caché, le message enfoui, le message trahi, abandonné, absurdement caricaturé par l'Église, par les Églises. Les Églises qui transmettent le message le cachent et le dissimulent en même temps, elles se l'approprient, elles l'enclosent.

Où donc est la sagesse ? Comment se manifeste-t-elle ? Par l'indignation. La sagesse est dans la folie – et la folie est sagesse à son tour. Tel est, vous le savez tous, l'un des principaux enseignements de l'apôtre Paul.

C'est là que je souhaiterais faire intervenir un autre personnage, Érasme de Rotterdam, et son *Éloge de la folie* au début du XVI^e siècle. Si Érasme n'est pas un protestant, pas même un protestant qui s'ignore, si l'on ne risque pas de l'apercevoir au Foyer de l'âme ou au temple de l'Oratoire, il n'en dresse pas moins un implacable réquisitoire quelques années avant les 95 thèses de Luther contre l'Église de son temps.

Rédigée en Angleterre dans la résidence londonienne de Thomas More, l'*Éloge de la Folie*, allait paraître à Paris deux ans plus tard, en 1511 chez Gilles de Gourmont. Mais sa composition comme son contenu renvoient nettement aux aspirations insensées du début du règne d'Henri VIII, sorte de parangon du prince attendu par les humanistes, avant de se transformer en tyran. L'œuvre n'était-elle pas littéralement *Moriae encomium* ou « éloge de More » au prix d'une savante anagramme, mêlant l'anglais, le grec et le latin ? Le latin macaronique, truffé de mots grecs, allait trouver son défenseur en More qui observera que, depuis saint Jérôme, les auteurs chrétiens n'avaient pas manqué de mélanger les différentes langues de l'Antiquité. Le métissage culturel n'est-il pas l'une des origines du christianisme ? L'*Éloge de la Folie*, véritable manifeste de la génération montante, associait pour l'éternité les deux noms, celui de son auteur, Érasme, et celui de son dédicataire, Thomas More. Érasme considérait que le livre devait beaucoup à More et à son soutien : « Il me détermina, affirma-t-il, à écrire l'*Éloge de la folie*, c'est-à-dire à faire danser un chameau. » Formule pleine d'humour. Le chef-d'œuvre d'Érasme,

ou du moins le plus célèbre de ses écrits, fut directement inspiré par More, et l'on y sent l'air de liberté que les deux amis respiraient en Angleterre, sous la protection de son jeune roi.

Érasme évoque la composition de l'*Éloge* : « J'étais descendu [...] à mon retour d'Italie chez mon ami Morus ; un mal de reins me retenait depuis plusieurs jours à la chambre ; et ma bibliothèque n'était pas encore arrivée. Eût-elle même été là, que la maladie ne me permettait pas de me livrer ardemment à des travaux sérieux. » L'un des plus grands textes de la Renaissance naquit ainsi d'un « mal de reins » et de l'amitié virile entre More et Érasme. Érasme était suffisamment fou pour le croire. Ou pour le donner à penser. Directement issu du cénacle humaniste, l'*Éloge* est représentatif de l'atmosphère de liberté et de débordante affection qui caractérisait le début du règne d'Henri VIII. Il convient de dire quelques mots de ce texte qui traduit assez bien les attentes des deux amis. More, futur auteur de l'*Utopie*, est le bien-aimé lointain auquel on se confie. J'avais eu l'occasion de présenter mon livre sur Thomas More au Foyer de l'âme il y a quelques mois...

La dénonciation de la folie se heurte toujours en filigrane à la définition de la sagesse. La folie est le double redouté de la Raison. « La sagesse ne crie-t-elle pas ? », s'était exclamé le livre des Proverbes dans la Bible. Qui est fou, qui est sage ?, reprenaient en cœur Érasme et Thomas More. « Je sais tout le mal qu'on peut dire de la Folie même chez les fous », entonnait l'*Éloge*. Nous ne savons plus même ce que sont les fous. Depuis l'invention de la clinique, la folie a perdu une partie de sa fascination ; elle s'inscrit dans un espace séparé, départageant le sain du pathologique. Le fou au XVI^e siècle était encore prophète, on lui demandait de tenir un discours inspiré sur les hommes et sur les choses. Comme au Moyen-Âge, les rois admettaient un fou à leur côté, chargé de dénoncer la faiblesse des hommes. Shakespeare, une cinquantaine d'années plus tard, fit un usage fréquent des fous dans son théâtre.

Le fou est un spécialiste des mots. Son répertoire est large, des devinettes aux histoires en passant par les chansons et autres sarcasmes. Sa liberté d'expression est immense : on peut tout dire sous le déguisement d'un fou. L'*Éloge de la Folie* n'est-elle pas à sa façon « miroir au prince », destiné à édifier et à instruire dans la tradition médiévale ? Mais le miroir en question est ici moins une description du prince idéal qu'un prisme grossissant chargé de dénoncer toutes les imperfections, tous les manquements de l'Église par rapport à l'idéal évangélique qu'elle proclame pour le bafouer, le renier et le trahir aussitôt. L'auteur lève un coin du voile : de façon réflexive, le discours sur la folie est aussi un discours tenu par la folie. « C'est la folie qui parle », informe-t-il son lecteur. C'est la folie qui parle ? Oui, mais c'est aussi la folie qui parle d'elle-même, la folie qui se prend pour objet. La folie prononce son propre éloge. Il ne s'agit pas tant de tenir un discours pour ou contre la folie que de mettre dans la bouche même de la folie des paroles de vérité, destinées à vaincre les apparences. Or, cette folie se trouve au milieu des choses saintes, la prosopopée revêt ici un caractère quasi blasphématoire. « Pour abrégé, déclare l'auteur vers la fin de son ouvrage, la religion chrétienne paraît avoir une réelle parenté avec une certaine folie et fort peu de rapport avec la sagesse. » Qu'est-ce à dire ? Comment après avoir dénoncé la folie en vient-on à recommander désormais son usage ?

Dans ce savant jeu de miroirs, le faux était encore chargé de dire le vrai. La sagesse et la folie renvoyaient l'une à l'autre. « Je crois avoir loué la folie d'une manière qui n'est pas tout à fait folle », se vantait Érasme. Dans l'Europe du Nord-Ouest, entre Rhin et Tamise, le thème de la folie renvoyait à un vieux fond populaire de fêtes, de mascarades et de libations carnavalesques, de nourritures un peu grasses et de kermesse votive. Éloge de la Folie ? La formule est elle-même ambiguë. Érasme revendique le tour désinvolte de l'entreprise, fondée sur une coïncidence entre le nom de More et le mot grec pour la démence, *moria*. « Voulant donc m'occuper à tout prix, et les circonstances ne se prêtant guère à du travail sérieux, j'eus l'idée de composer par jeu un éloge de la Folie. » Et plus bas : « J'ai pensé d'abord à ton propre nom de Morus, lequel est aussi voisin de celui de la folie, *moria*, que ta personne est éloignée d'elle. » La coïncidence retenue ici n'a aucun caractère descriptif ; il ne s'agit pas de faire de More un aliéné. Il s'agit simplement d'un « amusement » ou encore d'une « forme de plaisanterie ». Et l'évocation de la comédie latine ou des poèmes satiriques du Grec Lucien est destinée à rassurer More sur le caractère inoffensif de ce divertissement littéraire. Toute une génération put lire dans l'Éloge sa propre exaspération devant les abus du clergé ou les outrances d'une civilisation chrétienne imprégnée de violence et de fureur. « L'Église chrétienne, affirmait l'humaniste, a été fondée par le sang, affermie par le sang, accrue par le sang. » Comment la douce philosophie du Christ, sa sagesse, son humanité avaient-elles pu engendrer autant de monstruosité ?

La sagesse chrétienne est paradoxale : elle est folie, « folie de la croix », ainsi chez saint Paul dans la deuxième épître aux Corinthiens. « Je parle comme si j'étais devenu fou, mais vous m'y avez obligé », avait déclaré l'apôtre. Érasme paraphrase ainsi cette sentence : « Je parle en fou sachant bien que c'est le privilège des fous de proclamer seuls la vérité sans choquer. » Le terme couramment utilisé par l'apôtre est précisément le grec *moria* que reprend Érasme. Conformément à une tradition médiévale qui trouve dans le théâtre de Shakespeare l'un de ses représentants tardifs, le fou, l'aliéné, l'autre absolu, est celui qui dit le vrai. Beau sujet de méditation en vérité.